

Monique MANOPOULOS
University of Memphis, USA

Une difficile fin de moi d'Ahmed Zitouni: sans-papiers, grève de la faim et identité

Publié en 1998 par les éditions Le Cherche Midi, *Une difficile fin de moi d'Ahmed Zitouni* est une sorte d'essai-fiction. Essai, car le texte prend pour base un colloque sur la grève de la faim tenu en 1983 à l'Université d'Aix-Marseillle III, et incorpore des extraits de ce dernier; fiction, car il fait participer les lecteurs à l'agonie d'un gréviste fictif de la faim. Ce texte qui offre comme vecteur des éléments d'actualité, puisque en exergue se trouve une dédicace aux "Africains de St.Bernard,"¹ contient également deux détails qui permettent de dépasser ce niveau établi dans la première partie de la dédicace pour atteindre une dimension hors de l'espace et du temps. En effet, d'une part le texte est dédié également aux "sans-papiers d'ici et d'ailleurs", et d'autre part le narrateur anonyme accomplit son geste par solidarité envers toute Humanité opprimée à travers le temps et l'espace. Il ouvre ainsi le concept au delà d'une question de pouvoir administratif en France--le lot des sans-papiers-- bien que le prenant comme point d'appui, pour inclure tous les opprimés auxquels les pouvoirs quels qu'ils soient refusent une place en tant qu'êtres humains; et cela qu'ils aient des papiers d'identité, comme les immigrés légaux, ou non puisque tout étranger de faciès doit justifier de son existence lors de contrôles sporadiques.

A l'intérieur du texte, ces prémisses deviennent évidentes grâce aux diverses voix qui hantent le narrateur, que ce soit celle de son père, d'une sufragette anglaise, de membres de l'IRA, d'Agrippine l'Aînée, femme de Germanicus, ou d'une jeune femme dénommée Fathia, originaire du même village que le narrateur. Le but commun de la grève de la faim du narrateur et de toutes les voix qui l'accompagnent est l'affirmation d'identité en tant qu'être humain au coût de leur vie corporelle.

Effectivement, la description détaillée de la disparition progressive des divers organes du corps humain ainsi que les diverses allusions à d'autres instances de sacrifices contribuent à un renversement identitaire paradoxal. Il s'agit en fait d'une réappropriation d'identité par le biais de l'annihilation du corps humain. Ce corps anonyme mourant connote tout ce qu'il y a d'humain dans la souffrance et d'inhumain dans les pouvoirs administratifs

¹ Allusion aux sans-papiers africains qui en août 1996 se sont réfugiés dans l'Eglise Saint-Bernard à Paris et ont fait une grève de la faim pendant 50 jours. Grève de la faim interrompue lorsque les autorités françaises ont déployé une force de 15 000 hommes pour les déloger.D'ailleurs le 21 août 1999, date du 3ème anniversaire de l'incident, a été marqué par des manifestations devant l'Eglise St. Bernard.

qui ne le reconnaissent pas comme tel. Les lecteurs, témoins de cette dégradation lente et douloureuse, sont mis dans la position de voyeur et en arrivent à se demander ce qui justifie toutes ces questions d'existence officielle alors qu'il n'y a rien de plus humain que la souffrance due à la perte d'identité corporelle. Cela fait penser que lors de toutes démarches administratives il est nécessaire de prouver que l'on est né quelque part et que l'on existe, comme si le fait d'être vivant ne suffisait pas, comme si l'existence n'était reconnue que sanctionnée par des papiers officiels. Ce besoin de preuve sur papier prend alors dimension de métaphore. Tout pouvoir central déshumanise et place ainsi les "sans-papiers" en marge, les rendant non-humains et par conséquent invisibles. Ces derniers tentent de se ré-humaniser en prenant la place du pouvoir central, plaçant le pouvoir en marge puisque les invisibles se rendent alors visibles par le biais de leur humanité. Dans ce texte, l'existence et l'identité sont atteintes par leur inverse, c'est-à-dire une naissance a-rebours: la mort, à l'instar du jeu de mot dans le titre entre fin et faim (ou mort et vie).

Cette ré-humanisation se réalise en trois temps. Premièrement, les invisibles se rendent visibles en offrant leur grève de la faim en spectacle, une fois cela effectué, en un deuxième temps cette grève de la faim peut alors se transformer en affirmation d'identité. Finalement une fois ces deux mouvements établis, peut alors se produire l'apothéose, c'est-à-dire le paradoxe de rétablissement d'identité donc d'humanité par l'annihilation du corps.

A cet effet, les lecteurs sont immédiatement placés en position de voyageurs avant même d'aborder le corpus du texte du narrateur grâce à l'angle donné par cette citation extraite d'*Un Artiste de la faim* de Kafka:

Alors, le 40ème jour, on ouvrait la porte de la cage enguirlandée de fleurs, un public enthousiaste emplissait l'amphithéâtre, une musique militaire jouait, deux médecins entraient dans la cage pour pratiquer sur le jeûneur les mensurations nécessaires, on proclamait les résultats dans la salle au moyen d'un mégaphone et finalement, deux jeunes dames, heureuses d'avoir été désignées par le sort, se présentaient pour faire descendre au jeûneur les quelques marches de sa cage et l'emmener jusqu'à la petite table où un repas de malade, composé avec les plus grandes précautions, avait été servi. (11)

Ce positionnement des lecteurs en tant que voyageurs dès l'inception du texte permet d'établir un panoptisme renversé entre le pouvoir et le sans-pouvoir.
De même que l'artiste de la faim cherche à affirmer son identité en exerçant un certain pouvoir sur le public qui le regarde / surveille, les opprimés/ grévistes de la faim réapproprient l'identité qui leur est niée par le pouvoir en place en s'offrant en spectacle aux yeux de tous par un processus de panoptisme renversé. Ces opprimés sont placés en marge de la société par le pouvoir car gênants, afin d'être mieux déshumanisés et donc surveillés, tels un zoo humain (cf. la cage de Kafka); le meilleur exemple en est les HLM de banlieue dont la population est constamment sous surveillance non seulement de par leur position en périphérie des villes mais encore de par l'architecture, fenêtres donnant sur fenêtres--sans oublier bien sûr les rondes de police.

De même, le narrateur du texte oblige les lecteurs à assister au spectacle de la lente dégradation de son corps alors qu'il conserve la totale maîtrise de l'écriture, donc le véritable pouvoir. Il réapproprie ainsi pleinement son identité en tant qu'être humain par le biais de l'annihilation de son corps mais non pas de sa parole. Il se fait entendre au-delà de la vie, pouvoir suprême puisque sa voix ne peut plus être supprimée. Commence alors toute une série de renversements centre/marge entre les diverses parties de la narration, grâce aux jeux de placement des personnages par rapport au narrateur, des personnages entre eux, des personnages par rapport aux lecteurs, du narrateur par rapport aux lecteurs, du narrateur enfant par rapport au narrateur présent, du narrateur par rapport aux personnages.

Un des personnages qui occupe une place centrale à la fois dans la problématique du texte, dans la narration, et physiquement au centre d'un village, est Fathia, une jeune Algérienne dont le souvenir hante constamment l'esprit du narrateur. Les raisons de sa grève de la faim ne sont jamais dévoilées ni explicitement ni implicitement. Nous supposons que cela s'est passé durant la guerre d'Algérie alors que le narrateur avait douze ans grâce à certaines allusions parsemées par ci par là, telles que cette allusion à une autre grève de la faim:

Comme si en refusant de manger, en bravant l'ordre naturel des choses, mon père et tous les autres s'étaient dépouillés de leur défroques de bicots et de fellaghas, avant d'endosser celle de TERRORISTES. (72)

Nous savons simplement que le narrateur était lui-même témoin de la lente agonie de Fathia, au centre de la grande cour, lieu traditionnel de "débauche de nourriture" (18), renversement dans le renversement. De plus, la description de cette grande cour attire l'attention sur le fait qu'à la périphérie se trouvait également une bannie, une invisible--une veuve-- qui regardait les autres vivre de sa fenêtre:

S'éternise l'ombre d'une femme à la fenêtre, encore jeune, la poitrine hérissee de regrets et le ventre grouillant de protestations informulées. L'incarnation du deuil lumineux (...). Aux invisibles murailles de bannissement dressées à même la touffe. (...).

Les veuves de mon enfance et leurs cheveux défaits.

Leurs visages lacérés. Interdites de henné, de khôl, de parfum, mais fleurant acré le tumulte des sens. (19)

Nous avons ainsi positionné stratégiquement Fathia au centre de la cour, marginalisée mais qui renverse le pouvoir de par sa position centrale en exposant sa dégradation aux yeux de tous; les veuves en position marginale mais également centrale puisque bien qu'elles soient bannies leur existence est révélée aux lecteurs; le narrateur enfant en position marginale lorsqu'il assiste à l'agonie de Fathia, le narrateur enfant en position centrale lorsqu'il observe les veuves bannies, et le narrateur au présent en position centrale de démiurge. Ces divers cercles procurent ainsi un décentrement constant de pouvoir qui affirme l'identité des protagonistes opprimés en tant qu'êtres humains.

Ce décentrement en cercles simultanément concentriques et excentriques se retrouve au niveau de la narration, au niveau du récit et au niveau symbolique, ajoutant ainsi à la

multiplicité de renversements déjà établie à chaque niveau individuel grâce aux jeux possibles entre les différents niveaux. En outre, le regard des lecteurs qui est tous azimuts surajoute aux divers mouvements ainsi établis.

Dans un deuxième temps, les lecteurs sont emmenés dans une sorte de balade/ballade des grévistes de la faim où ils sont témoins de leur double déshumanisation. L'oppression exercée par le pouvoir, avant leur grève, déshumanise les marginalisés et durant leur grève le pouvoir essaie de les re-déshumaniser par la nourriture forcée qui selon nombreux médecins est une forme de torture, ainsi que nous l'indique Zitouni (90-1):

La nourriture forcée des grévistes de la faim constitue un acte de torture. J'utilise le mot torture à dessein car les méthodes employées le méritent. L'avocat de Rolf Clemenz, détenu gréviste de la faim, apporte un témoignage accablant. On enfile un tuyau dans la gorge du prisonnier, qui descend jusque dans l'estomac. En trois heures, on lui injecte ainsi l'équivalent de 1300 calories. Ceci occasionne d'inévitables blessures internes.

D'après cet avocat, Rolf Clemenz avait du sang dans la gorge et il portait aussi les marques de coups administrés alors qu'il se débattait pour ne pas être conduit à la salle où l'on devait le nourrir de force. (Fischer)

Cette torture représente une tentative par les pouvoirs de nier l'identité re-acquise par le biais de la grève de la faim. Ce détail permet de confirmer que l'annihilation du corps par la grève de la faim est une façon pour les opprimés de réapproprier leur statut en tant qu'êtres humains à part entière. En se plaçant ainsi au centre du regard des autres, les grévistes de la faim exercent de nombreuses pressions sur le pouvoir. Ils inversent donc une domination indéniable des autorités en place à leur profit en luttant contre la violence contre l'humanité et la violation de l'humanité.

Premièrement, ils se rendent visibles et humains aux yeux du grand public qui jusqu'alors était inconscient de leur existence puisqu'ils sont rejetés à la périphérie de la société. Ils déjouent la tentative d'annihilation sociale effectuée par le pouvoir administratif qui veut les rendre non-humains donc non-existants car ils sont gênants. Ces personnes sont plutôt traitées en tant que malades incurables ou fous que l'on met en quarantaine pour protéger la société saine car on ne sait pas traiter la maladie-ils n'existent pas car on ne les voit pas. La grève de la faim les fait exister en les rendant visibles.

Deuxièmement, le chantage à la mort/vie oblige les pouvoirs à leur rendre une certaine humanité en exposant l'injustice aux yeux de tous et en exposant également les failles dans le système qui au lieu de traiter les symptômes se débarrasse des malades. Les voyeurs deviennent vus par les marginalisés qui les placent au centre de leur accusation silencieuse par l'intermédiaire du centre du corps humain, le ventre. C'est la raison pour laquelle leur vie doit être "sauvée" par le biais de la nourriture forcée. Le pouvoir essaie d'atteindre ainsi un double but.

Il montre au public—la société— qu'il accomplit une action humanitaire et il tente de confirmer la position du gréviste de la faim en tant que malade. Mais cette tentative s'avère futile car ce qui reste est le fait que ces grévistes de la faim sont doublement traités

inhumainement, d'où des preuves de solidarité parmi le public et l'organisation de colloques sur la grève de la faim et en dernier lieu la création d'ouvrages littéraires qui leur donnent une place de choix en tant qu'êtres humains².

Finalement l'apothéose de ré-humanisation des grévistes de la faim se produit grâce à l'art du narrateur. La grande maîtrise artistique du narrateur ré-humanise les divers personnages réels (alors qu'il est lui-même fictif) en leur redonnant vie dans son récit mais encore il les rend présents et humains en établissant un dialogue avec eux. De même que le narrateur prend le pouvoir en parlant au-delà de la mort, il dialogue avec eux au delà de leurs propres morts. Tous les personnages, ainsi que le narrateur, sont enfin humains et hors d'atteinte de tout pouvoir oppresseur. Paradoxalement, alors que dans la réalité les pouvoirs ont nié tout droit à l'humanité aux opprimés, les descriptions détaillées des défaillances du corps dans un récit de fiction constituent une identité à-rebours dont les pages du livre constituent les papiers d'identité officiels qui leur ont été refusés durant leur vie non-fictive.

‘’

Ouvrages cités :

- Kafka, Franz. *Un artiste de la faim et autres récits*. Paris: Gallimard, 1990
- Zitouni, Ahmed. *Avec du sang déshonoré d'encre à leurs mains*, Éd.Laffont, Paris, 1983
- Zitouni, Ahmed *Une difficile fin de moi*, Éd. Le Cherche Midi, Paris, 1998.

Monique MANOPOULOS
University of Memphis5

² D'ailleurs le 21 août 1999, date du 3ème anniversaire de l'incident, a été marqué par des manifestations devant l'Eglise St. Bernard.